

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Chairs milliardaires

Alain Deneault

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deneault, A. (2014). Chairs milliardaires. *Liberté*, (302), 30–32.

CHAIRS MILLIARDAIRES

Le pauvre refoule, le riche se défoule : comment l'argent transforme le corps et l'esprit.

ALAIN DENEAULT

PARLONS DE L'ÉCONOMIE qui procède de notre chair. La vitale, que l'autre, tout en calculs monétaires, vient seulement encoder. Pour s'en abstraire, et éviter qu'on en fasse cas. Faire l'économie des affects résume son programme. Revenons donc à cette économie de l'activité nerveuse, tout en quantum d'affects, en investissements, en monnaie de sens, en stratégies d'épargnes, dit le lexique métapsychologique de Sigmund Freud. C'est d'elle, secrètement, qu'il est question dans l'enjeu d'accumuler du capital financier.

L'économie psychique, on l'entend depuis 1915, vise à maintenir bas le taux d'excitation de l'appareil nerveux. Satisfaire un besoin, donner libre cours à une pulsion, soulager une tension, c'est surtout, pour lui, réduire l'agitation qui le démange, d'où l'impression de plaisir, plus précisément l'assouvissement du désir. Accaparer quelque chose, manger, baiser... À travers des affirmations, des manifestations, des expositions ou des rapports d'objet, le sujet se trouve à la recherche de stratégies grâce auxquelles il dépensera l'énergie psychique cristallisée dans des intentions. Ce déploiement psychique procède d'un rapport qui va de l'intérieur vers l'extérieur en tant qu'il a cours sans heurt, pour ainsi libérer l'appareil moral de sa charge.

Si la métapsychologie nous a appris à y voir le résultat d'un processus de « dépense », on peut davantage associer le bien-être que ces réalisations procurent à la réalité d'une épargne. Ce dont jouit la psyché lorsqu'elle manifeste ses intentions relève en fait d'une économie d'efforts, en ce qu'elle n'a pas eu, à cette occasion, à faire un travail de refoulement. La société lui a laissé médiatiser, sans contrariété, l'accomplissement d'un désir. Autrement, il lui aurait fallu refouler. Ce qui lui arrive, hélas ! Le plus souvent, en effet, la psyché se voit contrainte au refou-

« Ta gueule, je te paie » est la première injonction implicite qui accompagne la rétribution salariale.

lement. Elle est continuellement appelée à contenir en son sein des assauts psychiques qui ne trouvent pas de correspondances dans les formes socialement admises, celles que Freud comptabilise à titre de « monnaie névrotique » (*neurotische Währung*).

Être riche, psychiquement, c'est se donner les moyens de manifester aussi aisément et fréquemment que possible ses intentions psychiques : surtout ne pas devoir les contenir dans de coûteux processus de refoulement. Car refouler est précisément ce qui fait augmenter le taux d'excitation psychique. D'où le malaise, le désagrément et l'agitation, toutes les névroses qui troublent les pauvres gens, devant une classe de dirigeants si maîtres d'eux-mêmes, sans parler de leurs cohortes d'experts et de porte-bouche si posés dans leur ordinaire. Pour les infortunés, il en coûte durablement de refouler ; il s'agit d'un processus qui ne consiste pas à expédier une fois pour toutes hors du décor moral une intention n'ayant pas droit de cité dans l'économie générale des mœurs, mais d'un effort de tous les instants. Refouler, c'est tenir en respect une intention, jusqu'à ce qu'on arrive à négocier sa sublimation dans une forme dérivée ou à la travestir suffisamment pour qu'elle se faufile dans l'extériorité avec des allures décalées.

La monnaie, au sens courant d'une richesse thésaurisée par un système de codification socialement reconnu, participe de cette économie psychique. De ce point de vue, être riche consiste à faire, plus souvent que lorsqu'on ne l'est guère, l'économie d'actes de refoulement. Prenons ce placeur

d'une maison de jeu qui doit escorter un soir un célèbre millionnaire, et dont traite le poète allemand Heinrich Heine dans une allusion que, plus tard, Sigmund Freud rendra célèbre : « Rothschild m'a traité tout à fait comme son égal, il m'a traité d'une manière tout à fait *familionnaire*. »

Le père de la psychanalyse a interprété ce mot d'esprit comme une manifestation de l'inconfort du personnage déclassé, une fois confronté à celui qui jouit d'un statut social supérieur au sien. « La condescendance d'un homme riche a toujours quelque chose de fâcheux pour celui qui en fait l'expérience. » On comprend surtout, si on inverse la proposition, que les titres de richesse constituent un passeport vers la condescendance. Ce que le placeur de Heine suggère finement. La richesse et ses attributs donnent libre cours à de viles attitudes que la condition d'homme fortuné vient de toutes les manières racheter. L'ostentation de la richesse passe elle-même pour une monnaie qui transmue les désaveux attendus en marques de reconnaissance. Mépriser devient alors de bon aloi.

À tous les instants, le puissant fait donc l'économie du refoulement. Lui sont étrangers les efforts psychiques qui constituent le lot des personnes ordinaires – c'est-à-dire conformes à l'ordre – pour se montrer nécessairement humbles, frugaux, retenus, obéissants et même respectueux. Il fait bon être riche et jouir sans entraves des rires sardoniques qui jaillissent en soi lorsqu'on est affranchi des contraintes dont les misérables font les frais. Les dérapages misogynes d'un magnat italien de la presse devenu président du Conseil des ministres de son pays en témoignent, tout comme la prétention à l'impunité d'un ex-dirigeant du Fonds monétaire international aujourd'hui accusé d'avoir trempé dans les affaires interlopes de proxénètes vomitifs, sans parler de cet héritier d'empire se proposant dans son coin de pays de conduire les destinées d'historiques sociétés d'État malgré son incompetence notoire. À ces démonstrations de puissance qui achèvent de bafouer le principe de réalité s'ajoutent des sophismes exaltés, dont le premier consiste à présenter les possédants comme créant de la richesse au bénéfice d'autrui, tandis qu'ils la ponctionnent en vérité. La science du leadership les conforte dans leur présomption délirante, d'autant plus qu'elle est enseignée dans les universités qu'ils commanditent et propagée dans la presse économique qu'ils détiennent. L'argent, quand on le concentre

massivement, pulvérise la barrière des scrupules. Georg Simmel a résumé la situation avec justesse dans son essai de 1896, *L'argent dans la culture moderne* : « Bien des gens sont enclins à se comporter avec beaucoup moins de conscience morale et de manière plus louche dans de pures affaires d'argent que lorsqu'il s'agit de faire quelque chose de douteux éthiquement dans d'autres relations. » Cet argent peut libérer ceux qui le possèdent de l'impératif de l'éthique. Investissement suprême, on est prêt à bien des efforts pour se hisser socialement au stade où tous les efforts psychiques nous seront épargnés.

LA RÉTRIBUTION DE L'EFFORT PSYCHIQUE

La chose pécuniaire joue un tout autre rôle pour qui cherche à l'acquérir sous la forme d'un salaire qui, loin d'autoriser un laisser-aller moral, rétribue au contraire un surcroît de travail psychique. L'argent finance alors d'emblée un effort considérable de refoulement, celui de se taire.

les prestations que je te demande, je te paie, mobilise ton réseau personnel pour ta cause professionnelle, je te paie... » L'expression insensée voulant que « le client ait toujours raison » constitue une autre de ces devises – ou monnaies – exigeant énormément sur le plan psychique de la part de qui en subit les conséquences.

Le média de l'argent, dans les transactions auxquelles il préside, constitue un agent de refoulement des scènes d'une violence inouïe. Ce quantum de férocité se manifeste nettement dès lors qu'on s'imaginer au restaurant commander un repas, le déguster et quitter les lieux sans régler l'addition. Quel pouvoir de coercition, s'en rend-on compte, représente ce moyen qui octroie l'autorisation de commander (à) autrui ! La violence reste, mais tue, car l'argent permet d'en faire l'économie : si on est riche, on la nie tout en l'exerçant, si on est pauvre, on la refoule tout en s'y soumettant. Dans le premier cas, il s'agit de ne jamais la nommer et de jouir des prérogatives sourdes qu'elle dispense, dans le second, il s'agit de la censurer et d'intérioriser ses logiques imperceptibles.

L'argent, quand on le concentre massivement, pulvérise la barrière des scrupules.

« Ta gueule, je te paie » est la première injonction implicite qui accompagne la rétribution salariale. La chose est si claire que les employés qui ont pour mandat de maintenir le secret professionnel dans leur secteur d'activité, en médecine, en droit ou en politique par exemple, voient leur rétribution majorée. Et les effets de cette obligation se manifestent de manière spectaculaire. On a un jour envoyé une équipe d'enquêteurs dans un ministère particulier pour chercher à comprendre pourquoi les fonctionnaires tombaient en dépression comme des mouches. L'étude a conclu que le personnel craquait en raison de l'écart trop grand entre ce qu'il était tenu de divulguer formellement et ce qu'il savait être vrai. Maintenant, à l'ère du management et de la culture d'entreprise, l'injonction s'accroît pour devenir « Souris, je te paie, engage toute ta personne dans

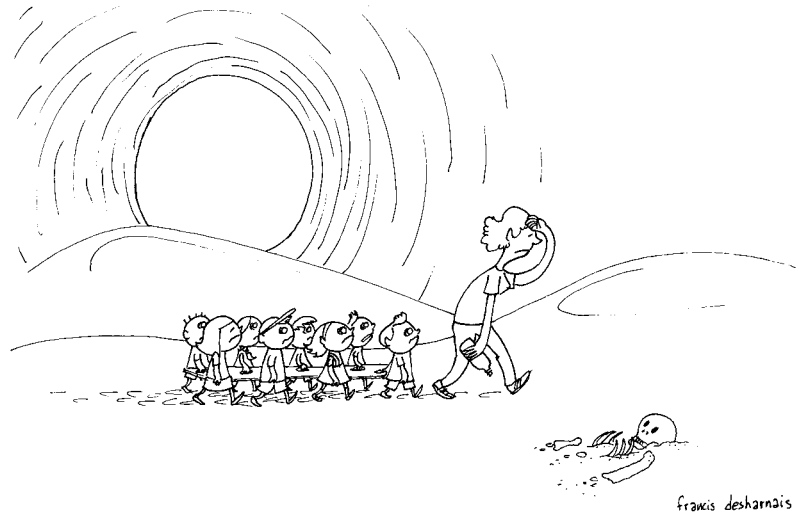
riser ses logiques imperceptibles. La logique se déglingue le jour où un placeur confronté à l'arrogance du baron de Rothschild se permet un moment d'humour qui déplace en un éclair ces rapports de conscience.

L'HUMOUR DU PAUVRE

Le trait d'esprit permet de détourner une situation pour la scénariser autrement. Grâce à lui, les dignitaires et honorables personnages sont nus et semblent brutalement dans la farce.

Toute la rapace est là : des boss pis des femmes de boss, des barons de la finance, des rois de la pizza congelée, des mafiosos de l'immobilier. Toute la gang des bienfaiteurs de l'humanité. Des charognes à qui on élève des monuments, des profiteurs qui passent pour des

philanthropes, des pauvres types amis du régime déguisés en sénateurs séniles, des bonnes femmes au cul trop serré, des petites plotes qui sucent pour monter jusqu'au top, des journalistes rampants habillés en éditorialistes serviles, des avocats véreux, costumés en juges à cent mille piastres par année, des lèche-culs qui se prennent pour des artistes. Toute la gang est là : un beau ramassis d'insignifiants chromés, médaillés, cravatés, vulgaires et grossiers avec leurs costumes chics et leurs bijoux de luxe. Ils puent le parfum cher. Sont riches pis sont beaux; affreusement beaux avec leurs dents affreusement blanches pis leur peau affreusement rose. Et ils fêtent...



Tous les petits amis du CPE « Les moussaillons » espéraient que madame Johanne allait flancher en premier, l'heure de la collation approchant.

L'humour ne tardera pas à se noircir. Mais étrangement, les mots de Pierre Falardeau, immondes, sur lesquels on pourrait avoir tant à redire, gagnent presque, aujourd'hui, en dignité. C'est à eux qu'on pense, ce sont eux qui nous sauvent, même, lorsqu'on voit l'oligarchie mondiale se payer à Sagard un spectacle somptuaire aussi navrant que la plus ordinaire des programmations télévisuelles. Ce sont eux également qui affinent notre regard devant la scène sidérante du documentaire d'Andreas Pichler,

pauvreté manifeste son existence, en cherchant à dénoncer le charme discret de la bourgeoisie. N'est pas seulement en jeu le mépris réciproque de deux hommes, mais le mépris réciproque d'un riche et d'un

détournement, l'humour, la finesse, la créativité... Toutes choses que jalouseront ceux que l'argent a depuis longtemps exemptés de réfléchir à partir d'elles, et qu'ils s'acaparèrent sur le tard, comme le reste, en commercialisant aujourd'hui des modes qui hier confinaient dans la marginalité ceux qui les avaient initiées, en enseignant dans les beaux collèges les textes sublimes que des laissés-pour-compte auront écrits dans leur colère contre eux, ou encore en embourgeoisant les quartiers auxquels de pauvres désœuvrés étaient parvenus à insuffler un esprit et une âme... Il leur restera donc à se payer l'exclusivité des inventions de ceux qui auront réussi à surmonter les contraintes qui pesaient sur eux grâce à la richesse de leur esprit. Cet humour au second degré, très riche, restera leur façon de rire les derniers. **L**

La condescendance d'un homme riche a toujours quelque chose de fâcheux pour celui qui en fait l'expérience.

Le syndrome de Venise, où l'on apprend que des millions de touristes mettent littéralement à sac les fondements de la cité vénitienne, en y jouant notamment les nobles anciens à l'occasion de faux bals masqués dans lesquels on leur fait porter des costumes d'époque.

Pierre Falardeau, dans la narration célèbre du *Temps des bouffons*, ne vient pas seulement donner un peu de hauteur testimoniale à tant de scènes qui deviennent hélas pour nous familionnaires, il montre également l'injustice à l'œuvre lorsque le pauvre et le riche s'entre-méprisent. Le cinéaste ne rend-il pas clair, en opposant de la vulgarité à la vulgarité, que c'est souvent au prix de l'autodépréciation que la

pauvre, ce dernier devant cependant s'avilir pour manifester ce sentiment partagé. Il y a là de quoi, même pour l'amateur de mots d'esprit, perdre rapidement de sa superbe. Soudainement plus cru et moins spirituel, le personnage de Heinrich Heine ne tarde pas à taxer les nantis, inconscients d'eux-mêmes tellement l'argent les pourrit, de « Millionarr », de millionnaires, pour ainsi dire, *narr* désignant en allemand la bêtise.

Un tel relâchement psychique n'est pas sans risque. Ses conséquences restent très difficiles à prévoir et à assumer pour la psyché. Cette façon de se libérer n'est qu'une manière de se préparer à de nouvelles épreuves. Il est très rare qu'on en sorte grandi. Reste alors l'inventivité, le

Alain Deneaut est titulaire d'un doctorat en philosophie de l'Université de Paris-VIII et a enseigné au Département de science politique de l'Université de Montréal. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Noir Canada* et *Faire l'économie de la haine*, tous deux publiés chez Écosociété. Son dernier ouvrage, *Gouvernance : le management totalitaire*, est paru chez Lux Éditeur à l'automne 2013.